

Un cinéma de la solitude *A Woman's Tale* de Paul Cox

Numéro 62-63, septembre–octobre 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1992). Compte rendu de [Un cinéma de la solitude / *A Woman's Tale* de Paul Cox]. *24 images*, (62-63), 94–94.



Sheila Florance se mourait en jouant sa mort

UN CINÉMA DE LA SOLITUDE

par Alain Charbonneau

Le cinéma de Paul Cox est, pour l'essentiel, un cinéma de la solitude, qui n'entretient qu'une lointaine parenté avec d'autres cinémas de la solitude, ceux d'un Hal Ashby ou d'un Rohmer par exemple. Avec l'œil du portraitiste et l'acuité du psychologue, ce réalisateur australien, méconnu hors de son pays, campe depuis deux décennies des personnages qui tous expriment d'une façon ou d'une autre l'insularité native de la condition humaine. Que ce soit le monsieur lunatique de *Man of Flowers* (proche parent du jardinier de *Being There*), muré dans la mystique muette que lui inspire la beauté du corps féminin, les deux célibataires de *Lonely Hearts*, qui se prêtent sous les bienveillants auspices d'une agence de rencontre à la mauvaise comédie du «blind date», ou encore les trois femmes d'*Island* (un titre qui pourrait servir d'emblème à l'ensemble de l'œuvre) dont les destinées tordues se croisent sur une île perdue de la côte grecque, chaque personnage coxien porte son existence comme le gage de son propre isolement, ni absolu ni tragique, mais tout simplement indélébile, comme une tache

de naissance.

La Martha du dernier film de Cox, *A Woman's Tale*, est du même sang, et peut-être même est-elle, symboliquement du moins, la mère de tous ces êtres auxquels le réalisateur de *Cactus* prêtait dans ses précédents films une étrangeté plus qu'inquiétante. Mère physique, d'abord : un corps buriné par les ans, qu'on nous montre nu, sans affectation aucune, dans toute sa sécheresse osseuse, avec sa peau flétrie, sa poitrine fanée, ses cheveux cassants et ses membres d'une rigidité cadavérique. Mère spirituelle, ensuite : plus vieille que ses prédécesseurs, et plus proche de la mort, elle est donc forcément un peu plus seule, à la fois face au monde qui l'entoure (son fils, son propriétaire), face aux souvenirs qui l'habitent (un bombardement durant la guerre, qui a emporté sa fille et dont l'image en flash-back lui revient comme une obsession) et face aux objets qui meublent son appartement, comme autant d'ambassadeurs statiques d'un temps irrémédiablement perdu à la recherche duquel il lui arrive parfois de partir. Et malgré tout, semillante comme

pas une, mordant dans cette existence qui ne l'a pas toujours choyée, répétant à tous que la vie vaut la peine d'être vécue, causant pluie, beau temps et clientèle avec la pute du coin ou, en toute complicité, abritant dans sa chambre l'amour l'après-midi de son infirmière et amie avec un mari adultère.

Mais *A Woman's Tale* est d'abord et avant tout un pari. Pari, bien sûr, que de tourner avec une actrice (Sheila Florance) qui était elle-même atteinte d'un cancer au début du tournage (et qui est morte d'ailleurs peu de temps après la sortie du film). Si la mort en direct est toujours troublante parce qu'elle abolit l'idée même du comédien et son double¹, la mort en différé - celle de Martha à la fin du film comme celle de son voisin d'étage (interprété par Norman Kaye, un fidèle de Cox) - trouble doublement peut-être puisque avec elle s'ouvre en quelque sorte l'espace de jeu le plus restreint qui soit, l'aire où justement le dédoublement est encore possible, bien qu'à la limite de sa propre possibilité : l'espace du rôle ou, si l'on veut, celui de l'essence du jeu. Et ce lieu attendant à l'être et au paraître, c'est celui qui sépare Martha de Sheila, deux prénoms de six lettres unis ironiquement par l'éclat blanc d'une rime en *a*, reine des voyelles, origine de l'alphabet.

Voilà pourquoi *A Woman's Tale* n'est pas le film dont on a dit ou dira qu'il est criant de vérité (cela ne veut strictement rien dire), et ce fut sans doute un autre pari, fort bien tenu par le cinéaste, que de parer cette invite au cliché, en réalisant un film qui puisse être interprété comme l'échec d'un documentaire. Cox n'aura joué la carte de la vérité qu'en l'ayant préalablement passée au prisme de la fiction, et c'est cette intelligence du cinéma et de ses pièges - dont il n'est jamais dupe - qui donne à son film, comme aux précédents, sa facture particulière, presque insignifiante. Un cinéma d'auteur incognito. ■

1 Le «Meurs au moment juste» de Nietzsche exprime clairement cette utopie d'un homme qui d'un jeu d'une absolue circularité mourrait en jouant sa mort et jouerait sa mort en mourant.

A WOMAN'S TALE

Australie 1991. Ré.: Paul Cox. Scé.: Cox et Barry Dickins. Ph.: Nino Martinetti. Mus.: Paul Grabowsky. Int.: Sheila Florance, Gosia Dobrowolska, Norman Kaye, Chris Haywood, Ernest Gray, Myrtie Woods, Alex Menglet. 93 minutes. Couleur. Dist: Alliance Vivafilm